

## RÉPONSE A M. ANDRÉ GIDE



Aux quelques lignes publiées par *les Guêpes* (n° 7 — « Mise au point »), M. André Gide a bien voulu répondre dans *la Nouvelle Revue Française* des mois d'octobre et novembre. Je crois utile de revenir sur la question.

J'ai dit que je croyais le grand rôle français achevé depuis le xvii<sup>e</sup> siècle. Naturellement, je ne faisais pas allusion à l'influence intellectuelle que la France ne manquera de continuer à répandre dans le monde, comme la Grèce et comme Rome. Je n'ai voulu parler que du rôle pour ainsi dire immédiat : je ne pense pas que notre trésor littéraire puisse être encore enrichi ; et cela pour des raisons politiques, et surtout à cause d'un pessimisme accentué. M. André Gide croit le contraire, et il s'appuie, pour étayer sa conviction, sur des faits d'économie politique dont il transporte les leçons dans le domaine intellectuel. De même, nous dit-il (1), que « la première industrie de l'homme s'attaqua aux terres le plus commodément cultivables, c'est-à-dire non les plus riches, mais les plus pauvres au contraire, de même la littérature n'a prétendu d'abord mettre en valeur que les hautes pensées, les hauts sentiments, les passions nobles. Plus tard seulement, les romantiques, à la suite de Jean-Jacques, vinrent travailler (fort mal, il le reconnaît ; mais on peut faire mieux, suppose-t-il), les bas-fonds et les plaines » (2). Ainsi donc, il existerait encore, aujourd'hui, des terrains admirables que les grecs, les latins et nos classiques français n'ont pas cultivés, parce que trop difficiles à défricher ? Voilà sur quoi étayer notre espoir. Soit ! mais alors pourquoi M. Gide ajoute-t-il : « Racine

1. J'emploie ici les expressions mêmes dont se sert M. Gide.

2. Lire également le retour de Michel à la Morinière, dans *L'Immoraliste* p. 112, 113, 114 de la 3<sup>me</sup> édition.

## Les Guêpes

ne mériterait pas tant d'honneurs s'il n'avait pas compris, tout aussi bien que Baudelaire (1), l'ineffable ressource qu'offrent à l'artiste les régions basses, sauvages, fiévreuses et non nettoyées d'un Oreste ou d'une Hermione, d'une Phèdre ou d'un Néron ». Voici donc un écrivain — classique, n'est-ce pas? — qui ne se contenta point de simplement cultiver les hauts plateaux et qui n'a pas daigné attendre Jean-Jacques pour « herboriser »?

Certes, aucun terrain ne doit être négligé, quelque sauvage qu'il soit ; mais il y a la manière de le travailler. J'approuve également cette noble et hautaine formule de M. André Gide : « J'en veux mortellement à toute théorie qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu ». Mais en quoi contredit-elle ce que j'ai avancé? J'avais écrit : « Nous entendons par classicisme : l'adoption nécessaire d'une méthode de penser et de travailler, capable de soutenir, diriger et universaliser notre personnalité et nos instincts ». Nulle part je n'ai parlé de la *matière* à traiter, mais de la *manière* de la traiter. Donc le classicisme n'est pas une matière littéraire, un terrain, mais une méthode, un outil, grâce auxquels il est possible de défricher tous les terrains et de les cultiver utilement (2). J'ai encore écrit ici même, à propos de *La Porte Etroite* : « Il n'y a pas de *sujets* romantiques ou classiques, c'est seule la façon de les traiter qui peut l'être ». Une méthode, voilà ce que les classiques eux-mêmes recherchaient avant tout. Dans ses réflexions critiques sur certains passages de Longin, Boileau énonce : « Notre esprit, même dans le sublime, a besoin d'une méthode pour lui enseigner à ne dire que ce qu'il faut, et à le dire en son lieu ».

Or, c'est justement cette méthode-là, qu'à la suite de Jean-Jacques, et sur son exemple, les romantiques, les parnassiens et les symbolistes ont résolument repoussée pour donner

1. C'est moi qui souligne.

2. Je lis, aujourd'hui, 4 décembre, la réponse de M. Henri Clouard, publiée dans la *N. R. F.* de ce mois. Je vois avec plaisir que, sur ce point, nous usons tous les deux de termes presque identiques.

## Les Guêpes

libre cours à leur instinct de personnalité et de soi-disant sincérité.

Mais cette libération toute verbale a eu tôt fait de contraindre la littérature et les arts à subir l'esclavage le plus humiliant. Relisons ici ce chef-d'œuvre de Ch. Maurras : *L'Avenir de l'Intelligence* ; et nous apercevrons pleinement « l'asservissement de l'intelligence aux forces de l'Argent », asservissement à l'Etranger, contre la patrie. Oui, dans ce petit livre aussi, elle semble prévue la fin du rôle français dans les Belles-Lettres : « Devant la puissante oligarchie qui syndiquera les énergies de l'ordre matériel, un immense prolétariat intellectuel, une classe de mendiants lettrés, comme en a vu le moyen âge, traînera sur les routes de malheureux lambeaux de ce qu'auront été notre pensée, nos littératures, nos arts ! » Je sais bien que ces pages, impitoyables par leur logique, et si douloureuses, s'achèvent en un chant d'espoir : *L'Aventure...* La réalisation de cette aventure, c'est notre seule chance de salut.

Voilà pourquoi je me suis placé du côté où se trouvent et l'ordre et la tradition, sans lesquels il n'y a point d'évolution ni de progrès véritables. L'issue de l'aventure, dût-elle être malheureuse, j'aurai toujours la joie de me dire que je suis demeuré avec ceux qui, jusqu'à la fin, ont pensé juste, agi comme il le fallait, et qui ont refusé de trahir, soit directement, soit par un silence qui laisse faire.

JEAN-MARC BERNARD.



## NOTES

\*. Notre numéro de janvier (32 pages) contiendra un article du Maître Charles Maurras : *La Jeune France*, des pages de Maurice Pujo, Eugène Marsan, Maurice de Noisy, Raoul Monier, Henri Clouard, J.-M. Bernard. Nous publierons également *La Tristesse*